

RTP 1142 p Les nouvelles Publications Glaziliennes
par Raymond de Brademe

Extrait du *Bulletin de la Société Préhistorique Française.*

N° 7-8, 1928.

130020

Les nouvelles Publications glozéliennes.

PAR

A. VAYSON DE PRADENNE

Une riche floraison littéraire s'épanouit du côté glozélien. Sans intérêt au point de vue scientifique, puisque les préhistoriens savent depuis longtemps à quoi s'en tenir après des constatations matérielles et des témoignages péremptoires comme ceux de la Commission internationale, ces publications offrent un grand intérêt au point de vue psychologique et au point de vue de l'histoire des sciences. Elles montrent avec quel acharnement, quelle adresse et, parfois, quel succès, la bévée la plus manifeste peut être défendue par des gens de valeur, intéressés à la soutenir à titres divers : les uns, de bonne foi et de grande érudition dans quelque domaine, mais de peu de sens critique et manquant de la méthode des sciences naturelles; les autres soupçonnant la vérité, mais ne voulant pas l'envisager en face et s'efforçant de se leurrer eux-mêmes, tant elle leur paraît grosse de conséquences pour leur propre réputation; d'autres enfin, ayant compris leur erreur, mais combattant avec l'énergie du désespoir pour empêcher qu'elle ne soit connue du public, pour se sauver du ridicule.

Ces diverses personnes intéressées à soutenir Glozel, sont en relations étroites entre elles et livrent bataille avec une unité de front remarquable. Ce sera un étonnement dans l'avenir de voir comment ces hommes auront réussi à lutter si longtemps dans des conditions aussi désespérées, comment ils auront pu ramener à eux, contre toutes preuves, la majorité, ou presque, de l'opinion publique, par la foi des uns, par le prestige des autres, par l'ardeur combattive et l'union de tous. On s'apercevra avec étonnement que le mythe de Glozel était plus grossier encore, plus absurde, plus facile à détruire que celui des faux autographes de M. CHASLES. On verra que les galets gravés et les briques mal cuites des FRADIN surpassent en ridicule les lettres de Marie-Madeleine et les passeports de Vercingétorix fabriqués jadis par VRAIN-LUCAS. Et sans doute ceux qui n'auront pas vécu cette aventure ne parviendront-ils pas sans effort à concevoir qu'elle ait pu se produire.

Actuellement le lot de publications glozéliennes qui vient de sortir comporte :

« Puyravel et Chez-Guerrier », par le D^r MORLET. (N^o 3 des *Cahiers de Glozel*. P. CATIN, éditeur, prix 5 fr.)

« Les Trouvailles de Glozel », par le D^r A. BAYET ». (N^o 4 des *Cahiers de Glozel*, prix 3 fr.)

« Glozel », par M. TRICOT-ROYER, ce qui remplit entièrement le N° de juin d'*Æsculape* (prix 10 fr.).

« Glozel », nouvelle plaquette de 45 pp., par S. REINACH, chez Kra (6 fr.).

« Rapport du Comité d'Études et annexes. » N° 6 des *Cahiers de Glozel*, prix : 4 fr.

Une tactique défensive uniforme, qui paraît le fruit des réflexions d'une sorte de Conseil de guerre glozélien, succède maintenant aux combats en ordre dispersé. Cette tactique était la plus judicieuse à adopter, vu les circonstances et les intentions des défenseurs. Il ne s'agit pas pour eux (et pour cause) de faire une démonstration technique de l'authenticité des trouvailles. Ce qui a été fait dans le genre est précisément ce qui les accable, et tous les préhistoriens le savent.

La tactique actuelle des Glozéliens vise donc uniquement à atteindre le grand public, les gens qui n'ont aucune connaissance spéciale, qui se documentent dans les journaux par une lecture rapide et qui raisonnent avec des sentiments et des intuitions.

Il y a déjà longtemps d'ailleurs qu'on s'est efforcé de porter l'affaire devant cette juridiction d'opinion populaire. On a commencé par intéresser « l'homme dans la rue », en lui disant qu'il s'agissait de découvertes extraordinaires, remettant en question toute l'histoire des origines de notre civilisation, etc..., et qu'il en résultait une grande bataille d'idées. Puis on a fait vibrer son bon cœur et ses sentiments démocratiques en lui expliquant que la discussion venait d'une querelle de « savants arrivés », de « pontifes » jaloux et rétrogrades qui voulaient étouffer les admirables découvertes novatrices d'un simple amateur. Enfin on a flatté son amour-propre en lui déclarant que bien qu'il n'eût aucunement étudié de telles questions et ne possédât pas la moindre connaissance technique ou livresque en archéologie, il lui appartenait d'être juge souverain, grand arbitre de ce conflit d'idées : son admirable bon sens inné suffirait à tout résoudre.

C'était jadis le propre des personnes de qualité que de tout savoir sans avoir jamais rien appris, ce qui leur permettait de tenir le rôle d'arbitres suprêmes en toute matière. Cette précieuse prérogative appartient actuellement au peuple souverain, et les défenseurs de Glozel s'efforcent de l'utiliser à leur profit. Pauvre Jacques Bonhomme ! que tu sois sujet ou souverain, on t'a toujours berné parce que tu es brave cœur, parce que tu es vaniteux, parce que tu es enthousiaste et naïf.

Ce public incompetent, une fois institué juge, on lui sophistique les pièces principales du procès : toute la partie technique, la seule absolument péremptoire. Il se laissera faire d'autant plus facilement

que ces constatations matérielles lui sont forcément étrangères et lui paraissent arides.

L'effort de dialectique se porte alors sur les arguments secondaires et les questions de sentiment. Ainsi les Glozéliens ont dû juger tout particulièrement dangereuse pour leur thèse cette réflexion qui vient à chacun : « Comment se fait-il qu'on ne trouve de tels objets que dans le champ des FRADIN ? » Et leur principal effort porte aujourd'hui sur ce point : persuader le public que des découvertes analogues à celles de Glozel ont été faites en bien des endroits.

De même ils en rabattent sur la valeur révolutionnaire de Glozel, si souvent proclamée ; ils consentiraient à ne pas tout chambarder pour lui faire place ; on s'arrangerait à moins...

Dans le petit texte de trente et quelques pages de sa nouvelle plaquette « Glozel », M. S. REINACH, affectant de se placer sur des sommets philosophiques, escamote avec beaucoup d'adresse et de naturel la question qui prime tout : celle de l'authenticité. La brièveté de la thèse, la hauteur des conceptions générales qu'il y expose ne sauraient, en effet, s'accompagner de discussions mesquines sur des cailloux regardés à la loupe. Le célèbre vulgarisateur polygraphe y déploie le meilleur de ses qualités. C'est l'œuvre d'un vrai « lettré », facile et agréable à lire : la question est habilement simplifiée par la suppression de tout ce qui la rendrait aride ou sujette au doute. Les quelques idées qui restent sont à la fois très simples et très étendues, ce qui, sans fatiguer le lecteur, lui donne l'illusion de planer très haut.

Une affectation de sérénité scientifique, quelques phrases adroitement placées pour émouvoir des sentiments populaires sont bien pour capter la sympathie du lecteur. La controverse est considérée comme déjà historique (terminée, bien entendu, en faveur de l'authenticité) : « la controverse se poursuivait autour d'idées ; » « il s'agit de savoir... si la civilisation qui nous est commune avait suivi, à ses débuts, la marche du soleil ou la marche inverse », et en même temps si « les docteurs à bonnet, pourvus de grades, d'emplois ou de chaires, doivent être les maîtres de proclamer ou d'étouffer des vérités que les chercheurs sans bonnet ont mises au jour ». Pour le lecteur peu au courant, c'est en effet très simple et sa conviction doit être immédiate. Mais pour ceux qui savent où en est l'affaire, techniquement condamnée par la Commission internationale et tant d'autres compétences et actuellement soumise à l'expertise judiciaire ; pour ceux qui voient que l'enjeu de la controverse, c'est l'autorité même de M. S. REINACH et de quelques autres qui va s'écrouler si la vérité paraît ; pour ceux qui constatent que la lutte active, en dehors des publications de M. DUSSAUD, n'est guère

*

menée que par notre Société, composée (on nous l'a assez dit!) d'« amateurs », de « primaires », contre quatre membres de l'Institut, deux doyens de Facultés, un professeur au Collège de France, un membre de l'Académie de Belgique, et je ne sais combien de professeurs et de docteurs; pour ceux, en un mot, qui connaissent l'affaire, la tranquille audace avec laquelle M. REINACH et ses collègues se présentent au public comme le parti des pauvres bougres victime des « officiels », obtiendra un effet de comique ahurissant.

N'empêche que pour son but populaire, l'ouvrage est adroitement conçu et exécuté. Il montre bien quel danger peuvent constituer d'adroits écrivains s'ils veulent, dans un but quelconque, sous les apparences de travaux de vulgarisation scientifique, empoisonner l'esprit public d'idées fausses.

La brochure du D^r MORLET sur « Puyravel et Chez-Guerrier » est surtout destinée à faire la preuve que les trouvailles de Glozel ne sont pas isolées. L'auteur commence par « Ascendances et filiations de la civilisation glozélienne ». Ce sont les quelques signes problématiques rencontrés isolément à l'âge du renne qui font figure d'ascendance. Il n'y a guère de rapports cependant entre eux et les inscriptions glozéliennes. Mais le gribouillage auvergnat inspiré par des publications variées (dont le DÉCHELETTE où sont reproduits les signes de l'âge du renne) présente avec n'importe quels signes simples de n'importe où, certaines analogies, et cela pour deux raisons : la première c'est qu'il a puisé un peu partout : la deuxième c'est que le nombre des signes simples possibles n'est pas infini et que le soi-disant alphabet glozélien en a pris plus de 130. On ne peut donc imaginer une écriture vraie ou fausse qui n'ait quelque analogie avec celle de Glozel.

Puis il est question d'Alvão dont « le témoignage est d'une éloquence formidable ». On vient en effet de découvrir à Alvão (c'est M. MENDÈS-CORRÉA qui l'annonce) un fragment de poterie avec des inscriptions dans le genre de celles publiées il y a quelques vingt-cinq ans, mais comprenant en outre les signes les plus typiques de Glozel, les « barres horizontales », « l'échelle », etc., et le D^r MORLET s'enthousiasme : « Cette considération devient, à elle seule, absolument probante de l'authenticité de notre gisement si on ajoute : 1° Que ce caractère (les barres horizontales) n'existait dans aucun « alphabet connu. 2° Qu'il est apparu à Glozel trois ans avant la publication de M. MENDÈS-CORRÉA ». M. MENDÈS-CORRÉA déclare qu'il aurait fallu au « faussaire supposé » de Glozel un « pouvoir divinatoire prodigieux » pour connaître d'avance les inscriptions que l'on vient de découvrir à Alvão.

Cependant la vérité, comme toujours, paraît assez simple. Tout d'abord, M. DUSSAUD a montré que le fameux signe = est venu à Glozel par l'école primaire avec le signe X et quelques autres signes arithmétiques. Quant à Alvão, on se souvient de l'affaire. Deux « padres » portugais, il y a une trentaine d'années, avaient remis à des préhistoriens quelques objets de pierre et quelques rudiments d'inscriptions, trouvés, disaient-ils, près de dolmens. Les pièces avaient été, de façon générale, considérées comme fausses. Arrive Glozel, qui débute comme on sait avec des pièces toutes différentes, mais où l'on signale, à partir d'un certain moment, des ressemblances avec les produits du gisement portugais. Et du coup Alvão se trouve authentifié par Glozel. Mais ce dernier, vivement attaqué, commence à faiblir. Aussitôt, Alvão qui ne donnait plus rien depuis sa malheureuse première tentative, retrouve quelque sève et produit deux objets, dont une magnifique inscription glozélienne. Il venait à son tour authentifier son sauveur. Jamais retour de politesse n'eût plus d'à-propos. Malheureusement, de l'aveu même de M. MENDES-CORRÉA, un des deux objets présente des traces de gravure si manifestement fraîches que l'apôtre portugais de Glozel renonce à l'étudier, admettant qu'il a sans doute été regravé et retouché par des paysans ignorant sa valeur ! Quant à l'inscription, elle est faite sur un débris de poterie analogue à celle des « oppida » ibériques et par malheur le bon « padre » a rempli tous les traits avec de l'encre grasse pour en prendre, dit-il, l'estampage. Une invention naïve de maquillage, à l'usage de gens encore plus naïfs, n'aurait pas d'autre aspect. Et voilà le « formidable » témoignage invoqué. N'est-ce pas intéressant au point de vue psychologique ?

Après Alvão, le D^r MORLET parle des objets de M. CLÉMENT et des publications de PÉROT que j'ai signalées ici-même comme prototypes des premiers faux de Glozel.

Puis on en vient à Puyravel. C'est un de ces petits refuges souterrains creusés dans le roc demi-dur comme il y en a tant en France et dont M. A. BLANCHET a publié un long inventaire. A quelle époque remontent-ils ? On ne sait trop, mais d'après l'outillage nécessaire à leur creusement, d'après certains indices et certaines traditions, ils paraissent appartenir au moyen âge, parfois peut-être à l'époque gauloise ou romaine. L'exploration de celui de Puyravel fut commencée le 19 janvier 1928 et ne donna dans les premiers jours que des morceaux de charbons de bois, des fragments de briques grossières et des vestiges de poterie, noire d'un côté, rouge de l'autre.

« C'est seulement le 26 janvier, écrit le D^r MORLET, qu'allèrent avoir lieu deux découvertes caractéristiques » ; un galet gravé d'une tête de cheval et de caractères glozéliens, et un autre façonné en

hache polie. Quelques autres pièces du même genre furent encore extraites, dont l'une par M. DEPÉRET, à 0^m40 de profondeur sous un « plancher très compact et intact », formé de blocs « éboulés du plancher » fond et cimentés par de l'argile d'altération ».

Le simple examen des reproductions montre que les objets de Puyravel sont de la même main que ceux de Glozel, ce qui permet de les attribuer, eux aussi, à l'« Esprit » de ce lieu. Le temps qu'ils ont mis à apparaître après le début des fouilles et le peu de kilomètres qui séparent Puyravel de Glozel (2 ou 3), autorisent à penser que le susdit Esprit n'a eu besoin d'aucun procédé de transport surnaturel et qu'une paire de sabots ou de bons souliers ferrés lui a suffi. Quant au plancher *cimenté par de l'argile*, la garantie qu'il a pu offrir contre la fraude est aussi illusoire que celle du tissu herbeux du « Champ des Morts ». Les mots même : « cimenté » et « argile » hurlent de leur accouplement : qui dit cimentation, dit transformation physique et chimique avec durcissement ; qui dit argile, dit dernier état de décomposition d'une matière désormais vouée à l'inertie.

Plus puérite encore que la mise en scène de Puyravel paraît celle des trouvailles faites à fleur de terre au champ de Chez-Guerrier, en vue de Glozel, de l'autre côté du Vareille. Tout cela est incomparablement moins fort que le truffage de tant de localités fort distantes les unes des autres que l'arabe SELIM-EL-QUARI avait effectué, il y a cinquante ans, à travers le désert de Moab.

L'article sur « Glozel », qui remplit tout le numéro de juin d'*Æsculape*, est de M. TRICOT-ROYER, ce maître de conférences à Louvain, qui fut le soutien et le propagateur des ignobles calomnies publiées contre Miss GARROD, après les fouilles de la Commission Internationale. C'est d'ailleurs le récit épisodique de ces fouilles ainsi que celles de la réunion des Glozéliens, baptisée par eux « Commission suprême » puis « Comité d'études » qui fait le fond de l'article. Ce qui en fait l'intérêt et la curiosité, c'est, avec les illustrations, la psychologie de l'auteur. Veut-il contredire la Commission internationale qui déclare avoir trouvé un anneau de schiste dans une position presque verticale, il s'exclame : « Mais, moi, solennellement, je lève la main et je jure devant Dieu que j'ai vu l'anneau à plat, encastré dans le sol, et qu'il regardait le ciel de son grand œil central. » Cette grandiloquence, à base de souvenirs hugoliens (« l'œil était dans la tombe... » — programme de 6^{me}) donne simplement l'impression, au premier abord, d'un auteur exalté et qui n'a pas le sens du ridicule. Mais à côté de cela, on remarque la phrase, « je n'avais pas, dans mon bagage, le niveau d'eau qui m'eût permis d'apprécier son degré d'horizontalité ». On pense alors que pour regarder le ciel, fût-on anneau de schiste, il n'est pas nécessaire

d'être bien près de l'horizontale, et on en conclut que l'auteur est plus fin qu'il n'en a l'air pour piper son public. Il est digne de combattre dans la phalange glozélienne.

Quant aux illustrations, la perle est la photo de M. S. REINACH couché dans le char à bœufs des FRADIN. Mais il y en a d'autres : on voit Emile cherchant son grand-père à la lunette ; Emile transportant une brique à inscriptions sur une pelle, en détournant le nez par un geste classique, curieux en l'espèce ; le grand-père FRADIN, retour de la chasse ; le grand-père guidant ses vaches. On voit le D^r MORLET, grave, la figure crispée d'émotion, devant une brique encore à demi enterrée, tandis que, dans son dos, le jeune FRADIN contracte un sourire. On voit l'idole néolithique avec son triangle sexuel placé à l'envers. Bref, au point de vue humoristique, cela vaut bien les 10 francs et pourrait illustrer agréablement le livre si plein d'esprit — d'esprit d'observation, d'esprit philosophique et d'esprit tout court — que vient de faire paraître René BENJAMIN : « Glozel, vallon des morts et des savants », (chez Arthème Fayard, 12 fr.). C'est le récit, charmant à lire, divertissant et instructif, triste cependant à tout bien considérer, de la suprême manifestation, que viennent faire, dans la boue d'Auvergne où ils s'enlisent, quelques malheureux savants essayant d'échapper, par une résistance héroïque, au ridicule qui doit les submerger.

En dehors de cet aspect général le livre de R. BENJAMIN est plein de renseignements précis, pris sur le vif et qui nous renseignent sur la façon dont a fonctionné la Commission glozélienne.

Le D^r BAYET, au début de sa conférence mise en brochure sur « les trouvailles de Glozel », prend soin de dire qu'il n'est « ni préhistorien ni archéologue de carrière ». Cela se voit d'ailleurs aisément. Cependant c'est un disciple zélé et docile de MM. MORLET et REINACH et qui récite bien sa leçon. Maintenant que nous venons d'entendre ses maîtres, il ne nous apprendra plus grand chose. Son petit exposé est conforme à l'orthodoxie glozélienne et aux directives récentes sur la nécessité de prouver le non-isolement des trouvailles. Le D^r BAYET a pris à M. S. REINACH son art de l'escamotage pour les parties gênantes, à M. TRICOT-ROYER ses assertions injurieuses contre la Commission internationale, et il termine en lyrisme par des citations de P. VALÉRY. Mais il a la prétention de faire une « étude sévèrement scientifique ». Il déclare à ses auditeurs que pour juger de Glozel « point n'est besoin d'être préhistorien, épigraphiste ou archéologue », car il y a « des évidences telles qu'un homme armé de simple bon sens et lesté de quelques connaissances peut les saisir en prise directe ». C'est donc au nom de la Science et du bon sens qu'il emploie des procédés de discussion tels que les suivants :

Pour réfuter les arguments de M. DUSSAUD qui a étudié Glozel en épigraphiste, le savant dermatologiste se contente de relever dans la première brochure de M. DUSSAUD, une plaisanterie erronée sur la silhouette de la femme néolithique de Glozel, et certains menus détails sur le récit de l'ouverture d'une « tombe » au « champ des morts » en présence de savants dont l'un était suédois et non pas belge. Ceci fait, une simple pirouette lui suffit à escamoter toute la partie épigraphique qui est la véritable démonstration faite, en toute compétence, par M. DUSSAUD.

La réfutation du rapport CHAMPION est également réussie. La voici : « La démonstration sans réplique de l'emploi d'instruments métalliques ne pouvait résulter que de l'existence sur les objets fabriqués de particules de métal restées adhérentes, vérification facile à faire avec un microscope pour corps opaques. Or cet examen n'a point été fait, ce qui enlève toute portée scientifique au rapport de M. CHAMPION ».

Or le Dr BAYET, ou celui qui a suggéré l'argument, doivent fort bien savoir que le schiste travaillé à la râpe, à la mèche et au couteau par l'Esprit de Glozel, ne peut garder de particules de métal car il est trop tendre pour que le métal s'use à son contact de façon appréciable. Ils feignent donc d'exiger, comme preuves nécessaires, qu'on leur montre des traces qu'ils savent ne pas pouvoir exister.

Ceci est à rapprocher du fameux rapport des experts lyonnais qui a servi de thème à une assez curieuse manœuvre. On a commencé par faire publier dans les journaux, qu'à la suite d'analyses et d'études effectuées dans les laboratoires de Lyon, en particulier sous la direction de M. LOCARD, chef du laboratoire de la Police technique, de savants experts concluaient à l'authenticité des objets de Glozel. Puis on a laissé le public pendant trois mois sous cette impression. Aujourd'hui paraît enfin le « Rapport du Comité d'études » suivi des fameuses expertises.

Du Rapport lui-même, il y a peu à dire. C'est l'acte de foi des Glozéliens dans la sincérité des trouvailles effectuées par eux et surtout par les ouvriers en leur présence. C'est le compte rendu de leurs fouilles pratiquées sous une pluie à peu près ininterrompue, dans l'argile de Glozel complètement détremnée; de ces fouilles dont l'amusant tableau nous a été présenté par René BENJAMIN; inutile d'insister là-dessus entre préhistoriens.

Quant aux expertises, elles consistent en une analyse chimique et une comparaison d'empreintes digitales.

L'analyse a été effectuée par le Pr COUTURIER qui a constaté qu'un fragment d'os provenant de Glozel était à un certain degré de fossilisation.

L'« étude sur les empreintes digitales » a été effectuée par M. H. SÖDERMAN, assistant au Laboratoire de Police technique de Lyon. Le jeune assistant commence par exposer que, d'accord avec « le Comité d'Etudes », il ne s'est occupé que des objets en terre cuite car les objets en terre molle ont pu recevoir des empreintes de nombreuses personnes les ayant manipulées. Il énumère, en cinq alinéas, les objets choisis pour étude : ce sont des briques sans inscription, d'autres avec signes ou moulages de main et une idole bi-sexuée. Après cette soigneuse et impressionnante énumération, on nous avoue que toutes ces pièces, sauf une, ne se prêtaient à aucune étude puisqu'une seule empreinte digitale identifiable a pu être relevée : c'est la trace d'un pouce droit sur une des grandes briques. D'énormes photographies nous sont alors fournies, représentant les pouces du grand-père FRADIN, du père FRADIN, du jeune FRADIN et du D^r MORLET, et une savante discussion comparative nous apporte la conviction que la brique de Glozel n'a été fabriquée par aucun de ces distingués contemporains.

Mais nous savons, nous avons toujours dit et les membres du « Comité d'Etudes » doivent savoir comme nous que les seules briques bien cuites de Glozel sont celles qui proviennent du four de verrier, l'unique découverte authentique du lieu. Comme ce four remonte vraisemblablement au xvii^e ou xviii^e siècle, il est bien évident qu'aucune de ses briques ne doit porter les empreintes du jeune Fradin ni de sa famille.

Quant à l'analyse de l'os que prouve-t-elle? Que la faussaire de Glozel, après ses premières imprudences, emploie aujourd'hui pour ses fabrications, de vieux débris d'os. Mais on sait que tous les faussaires du Périgord, de Suisse et d'ailleurs ont toujours eu soin d'employer des os anciens, à la fois pour mieux donner le change et parce que la matière est plus facile à travailler. Il est d'ailleurs aisé de se procurer de tels restes, ne serait-ce que dans les terres souvent remaniées des cimetières. Cela aussi les membres du « Comité d'Etudes » doivent le savoir.

Donc, quand nos savants glozéliens feignent de considérer de tels résultats comme des preuves d'authenticité, quand ils les publient comme des arguments en faveur de Glozel, ils ne peuvent espérer faire impression que sur le public le moins attentif et le plus ignorant (1). Jouer une telle comédie quand on est ou devrait être homme de science, cela s'appelle, en français tout cru : « se f... du monde ».

Que l'on vienne parler après cela de la bonne foi des Glozéliens :

(1) Quand des journalistes publient de M. LOCARD a conclu à l'authenticité, c'est un pur mensonge. M. LOCARD s'est borné à fournir à son élève, M. SÖDERMAN un bref certificat d'études et de bonne conduite. Il n'a signé aucune expertise, ni aucune conclusion.

soit, n'engageons pas de discussions, mais demandons à garder quelque scepticisme à ce sujet.

Au total on voit quelle est l'âpreté de la lutte que la *S. P. F.* doit soutenir pour sauver l'honneur de ses études, fût-ce aux dépens de l'amour propre de M. REINACH et de quelques autres. Elle saura faire preuve de l'énergie et de la ténacité nécessaires : elle montrera qu'il existe en France des préhistoriens qui ont une méthode de recherches et de contrôle et ne se laissent pas bernier comme des enfants ; qu'il ya des hommes plaçant la recherche de la vérité scientifique au-dessus de toute considération sentimentale et qu'au besoin, pour les aider, il y a encore des juges.

